Vincent Wackenheim

Élégance rare…

Sur le premier rabat du dernier roman de James Salter, *Et rien d'autre*, on peut lire le jugement catégorique de Julian Barnes : « *James Salter est un des derniers grands maîtres littéraires. Son œuvre est d'une élégance rare* ». Ce qui veut dire :

a) qu'il existe encore des grands maîtres littéraires (comme il y aurait de grands maîtres aux échecs ou de grands animaux marins), ce qui est assez réconfortant ;
b) que coexisteraient deux catégories (sans même parler des petits maîtres qui fleurent bon le XVIIIe français), ceux qui ne seraient que « *maître* », et les autres, *happy few* qui mériteraient le grade de « *grand maître* », sans précision quant au nécessaire passage par le grade inférieur pour accéder au grade supérieur, sans savoir non plus si la seule production d'une grande œuvre pourrait suffire à aspirer devenir grand maître directement, évitant ainsi la lente, fastidieuse et pyramidale escalade, du genre (pour user d'une comparaison hexagonale) chevalier, officier, commandeur, grand officier, grand'croix dans l'ordre de la Légion d'honneur ;
c) que la catégorie « *grands maîtres* » serait en voie de disparition, puisque qualifiés de « *derniers* », à l'instar des rhinocéros blancs ou des grands hamsters d'Alsace, ce qui serait tout à la fois inquiétant (rapport au renouvellement de l'espèce) et rassurant (pour nous qui avons encore la chance, mais pour combien de temps, de goûter la production d'un de ces monstres sacrés et vivants) ;
d) que l'œuvre de Salter, décrite comme d'une « *élégance rare* », présente cette condition nécessaire (mais non exclusive) qui a permis à son auteur d'atteindre le grade de grand maître, la simple élégance ne l'autorisant pas (permettant juste de devenir maître – ou petit maître – à l'ancienneté).

Le deuxième rabat du même ouvrage met en avant un argument plutôt définitif, et propre à conforter le lecteur hésitant : « *Son dernier roman,* Et rien d'autre, *a été acclamé dans le monde entier* ». Bien bête en effet serait celui-là qui, tenant dans ses mains l'ouvrage en question, viendrait à le reposer sur la table pourtant encombrée du libraire.

Parce qu'acclamé, tout de même, et dans le monde entier, ça n'est pas de la petite bière, et voilà qu'on me donne, à moi qui ne suis rien, la possibilité (moyennant la dérisoire somme de 22 €, toutes taxes comprises – pour les frais de port, c'est à voir) de participer à ce grand happening collectif et planétaire (en excluant peut-être l'Afrique, les zones peu habitées de l'Australie, une partie de la Russie et de la Chine, vraisemblablement les terres australes, peut-être même, si on osait, la campagne berrichonne et quelques villages du nord de l'Alsace.)

On imagine les foules qui se pressent, les forces de l'ordre tentant d'éviter au mieux les évanouissements, au pire les écrasements. Sans qu'on sache non plus si les vivats, les bravos et autres *standing ovations*, les applaudissements, les hourras, les holas ont été concomitants, et si les peuples se sont réunis en communion devant les bibliothèques,

les libraires ou simplement devant Amazon pour fêter non pas un dictateur, non pas même un sportif ou quelque bimbo égarée, mais bien un écrivain, de la catégorie des grands maîtres, à l'élégance rare. On aurait tort de bouder son plaisir devant tant de lumière, quand de tous côtés insidieusement fleurit le déclinisme, et ses cohortes obscures.

De quoi s'agit-il ? D'un roman qui (mais partiellement, au point que sur ce plan-là le lecteur restera sur sa faim) donne les clés du monde littéraire (ou des éditeurs, ce qui limite le propos) des années 50 à la période contemporaine, entre la côte est des États-Unis, Londres, Rome et Paris : un entre-soi, perturbé par des vies de couple et de famille, la recherche permanente entre un équilibre toujours mis à mal, entre l'amour vrai (et physique) et l'amitié amoureuse, et la recherche de la maison idéale (ou de l'appartement), comme si la difficile condition amoureuse était la conséquence (ou la cause) d'innombrables difficultés immobilières, qu'on soit propriétaires, ou simples locataires. Carte du Tendre, et plan de quartier. Quête de l'amour et trahison. Transports et déménagements.

En exergue, un constat : « *Il arrive un moment où vous savez que tout n'est qu'un rêve, que seules les choses qu'a su préserver l'écriture ont des chances d'être vraies* », et on ne saurait qu'être d'accord, sauf qu'au début du roman, en pleine guerre du Pacifique, et plus particulièrement à Midway, on nous parle de « *jets* » japonais détruits sur leur porte-avions, alors que notre mémoire visuelle est justement nourrie de ces avions à hélice, qui attendent, moteur au maximum, de lâcher les freins pour s'élancer contre les navires américains. Ce détail (peut-être une approximation de traduction), accroche l'œil, et nous voilà, à cause de l'élégance rare, du grand maître et de cette appétence pour la vérité, aux aguets, à traquer de quoi distinguer le vrai du faux, aussi car l'exergue nous y invite. Dans la bouche d'un des personnages, éditeur : « *La plupart des romans, même les plus grands, ne prétendent pas à la vérité. On y croit, ils deviennent une part de votre vie, mais ils ne sont pas pour autant vrais, au sens littéral du terme* » et quelques centaines de mots plus loin : « *À l'angle de deux rues se trouvait le petit restaurant où il avait amené Vivian pour la première fois. Ce n'était en fait pas celui que Hemingway avait utilisé comme décor de sa nouvelle, il le savait maintenant. Il s'agissait d'une autre ville qui s'appelait Summit, dans les environs de Chicago, mais cela n'avait pas été sa seule erreur à l'époque. Il s'était trompé sur de nombreux points.* »

Plutôt que ces phrases d'accroche dont on croit bon d'affubler les extérieurs des romans, comme si ce misérable « *teasing* » avait quelque chance de nous convaincre, il y aurait là, au-delà de cette bricaillerie du dernier grand maître à l'élégance rare et mondialement acclamée, dans cet entre-deux de la vérité, du souvenir, de la recherche en demi-teinte du bonheur, une place pour un écrivain de talent.

Vincent Wackenheim est né en 1959 à Strasbourg. Il a été directeur général des éditions Prat puis des éditions du Rocher et travaille aujourd'hui à la Documentation Française. Également romancier et critique. Derniers ouvrages : *L'ordre des choses* (Leo Scheer, 2012), *Chaos* (Galaade, 2012). À paraître : *Joseph Kaspar Sattler ou La tentation de l'os* (L'Atelier contemporain, 2016).